Coll FRC 1241

5539

AVIS

AU LECTEUR.

En attendant le Livre.

M&W 2477

AVIS

AU LECTEUR.

En attendant le livre.

Comme les feuillistes nous dégoûtent, que les gazetiers nous allarment, et que les orateurs de la tribune nous désolent; il paraît que nous voilà pour le coup rassasiés de la bonne littérature moderne, et que l'ennui va gagnant le bon peuple toujours si gai que naguère encore tout barbouillé de sang, il chantait et dansait aux Auto-dafés politiques qui nous rendront à jamais fameux : et puisque nos sociétés sont devenues des champs clos; puisque nos spectacles ne sont plus que des écoles de conspirations, et nos promenoirs des guets-àpens de filles, de juifs, de mendians et de filoux; puisqu'enfin nos rues sont aujourd'hui des

rendez-vous de tambours, de crieurs de conspirations à deux sols, et de tous ces honnêtes jouissans des droits de l'homme, qui nous assourdissent, nous froissent, nous *agonisent* d'injures, ou nous sautent au collet pour la plus grande gloire de la liberté. Il me prend envie pour passer le tems innocemment et sans danger, d'imprimer les versions de mon jeune âge; et d'abord *je vous raconterai* VOLSINE et *son envie*, et sa chûte, et sa résurrection par ces aristocrates de Romains qui n'étaient pas toujours des brigands.

Outre l'amusement, il sortira de grandes leçons de ces bribes de l'antiquité: car mon bon homme de régent, qui était, Dieu lui fasse paix, un autre Nostradamus en profondeur, me criait toujours lorsque je m'endormais en traduisant: « courage, mon enfant, courage. L'histoire est la maîtresse d'école de la vie. *Magistra vitae historia*, comme dit excellemment Ciceron. Ce que nos peres ont vu, nous et nos descendans le verrons; et les érudits sauront, au moins pour leur consolation, que s'il y a chez

les peuples des momens d'éclipse pour la vertu, bientôt elle reparaît plus brillante quejamais; que le bras de Dieu ne diffère à punir que parce qu'il s'élève plus haut pour frapper plus fort : *Raró antecedentem scelestum deseruit pede pœna claudo*, comme dit très bien notre bon Horace, que nous pouvons appeller en morale, *Medulla patrum*. Comme ainsi soit que si ces foux d'Athéniens si pleins d'esprit, si semillans, si gais et même si bonnes gens quand ils n'étaient pas enfièvrés par ces coquins de démagogues firent boire la cigue à Socrate et à Phocion, bientôt ils leur erigèrent de belles statues, et massacrèrent leurs damnés de délateurs; et qui sait si les Volsiniens, qui renaîtront sans doute un jour sous d'autres noms et dans d'autres climats, tendent encore une fois l'autre joue au lieu de se venger, qui sait si ces bonnes gens ne verront pas accourir d'autres Romains qui les vengeront à grande mesure. Et la providence qui n'est pas toujours en colère contre les peuples, permettra peut-être alors que ceux-ci se sou-

viennent en se réorganisant de ce proverbe: *Oignez vilain il vous poindra, poignez vilain il vous Oindra* ; et de cet autre qu'étant jouvenceau, j'étais enchanté qui ne fut pas dans notre langue: *Ne fais pas de bien pour qu'on ne te fasse pas de mal;* et ils feront avisément, voyez-vous, de s'en souvenir *in saecula saeculorum*, car, comme dit Milord oncle de Lovelace, les proverbes *sont la sagesse des nations.*

Mais venons à nos moutons.

Toutes les villes de l'Étrurie, aujourd'hui la Toscane, étaient unies par une confédération dont le chef suprême portait le titre de Lucumon. Chacune de ces villes avait un roi, ou Lucumon particulier qui la gouvernait, et Volsinie dont je vais parler, était une des plus opulentes et on la regardait comme la principale.

Les loix et les mœurs plus puissantes que les loix avaient règné à Volsinie. Mais la richesse y ayant introduit le luxe et la volupté, les mœurs y disparurent ainsi que les loix. Les Volsiniens ne trouvant plus de bonheur que dans la mollesse,

nègligèrent le culte des dieux, les tribunaux, les exercices militaires, toutes les fonctions civiles ; et pour se livrer avec plus de liberté à leurs plaisirs, ils affranchirent leurs esclaves et les admirent à toutes les charges : mais ces hommes sans éducation, sans principes, sans mœurs, conservant un ressentiment profond de leur humiliation passée, et de la dureté qu'ils avaient quelquefois éprouvée de la part de leurs maîtres, formèrent le projet de s'emparer de toute la puissance publique.

Ils exclurent les anciens citoyens de toutes les charges qui donnaient quelque autorité, et devenus maîtres absolus de la république, ils les privèrent de leurs biens, ravirent leurs épouses, et poussèrent le rafinement de l'insulte et de la vengeance jusqu'à décrèter qu'aucune femme libre ne pourrait refuser les dernières faveurs à aucun affranchi, et que toute vierge ingénue cesserait de l'être par un d'entr'eux, avant d'épouser un ingénu.

Certes, ils pouvaient tout oser impunément contre des hommes avilis, qui ne

songeaint pas même à leur résister : mais soit que l'habitude de les craindre les fît encore juger redoutables, soit que leur vue excitât une honte et des remords que ces affranchis voulaient etouffer, après avoir posé la question : massacrera-t-on, ou ne massacrera-t-on pas ? Ils les chassèrent des assemblées et bientôt de la république, dont ils se déclarèrent les seuls représentans.

Quelques-uns de ces infortunés fugitifs ayant imploré la pitié des Romains, ceux-ci, qui craignaient encore les dieux, et qui chérissaient les hommes, remplis d'indignation au récit de tant d'ingratitude et de scélératesse, redoutant d'ailleurs un tel exemple pour leurs propres esclaves, coururent à Volsinie, où cette multitude, qui ne manquait pas de courage, mais qui était sans discipline comme sans art de la guerre, fut vaincue après quelque résistance ; et ceux d'entr'eux qui ne périrent pas dans le combat ou dans les cachots furent remis dans les fers de leurs anciens maîtres.

On ne saurait trop regreter la perte de la Décade, où Titelive faisait mention des Volsiniens ; car mon régent, qui était un puits de science et une vivante cassolette de bon goût moral, prétendait, d'après d'anciens scoliastes de cet historien, qu'au fond ces affranchis n'étaient pas des scélérats, comme ils le paroissent dans Florus, Paul Orose, Valère-Maxime et Aurelius-Victor, dont on verra ci-après les fragmens : mais ils furent, disoit-il, poussés au crime, auquel ils ne songeaient nullement, par l'ancien affranchi d'un banquier de Lydie, banquier lui-même, et fin joueur de gobelets, qui avait long-tems exercé dans Volsinie ; et par le descendant d'un Lucumon, qu'ils méprisaient tous pour sa lâcheté, son avarice et sa crapule.

Le détail des manœuvres que ces deux hommes pervers sûrent employer pour égarer ces pauvres affranchis serait intéressant à connaître ; mais je ne veux rien hazarder au-delà de ce que je me rappelle. On en saura peut-être un jour plus qu'on n'en sait à cette heure.

Le banquier, disent en gros les scoliastes, n'avait d'abord songé qu'à amasser de l'or, comme font tous les gens de cette espèce; mais quand il fut riche, s'appercevant que l'esprit donnait aussi de la considération dans Volsinie, et que l'esprit s'y vendait, il en acheta, et bientôt il fit des livres; et quoique son style fut roide, vuide, obscur, boursouflé, portant aux nues comme sa chevelure, les affamés de la littérature le proclamèrent un prodige de génie.

Malheureusement les magnats du pays ne parurent pas extasiés de ses talens; et n'ayant pas besoin de ses dîners, ils ricanaient même un peu sur ce qu'il prétendait à la gloire des lettres, parcequ'il savait faire des lettres-de-change; et l'orgueil du banquier en fut profondément blessé, et la bassesse de sa naissance ne lui permettant pas de s'élever à leur niveau, il forma le hardi projet de les rabaisser au sien.

La chose était difficile, mais l'or étant un puissant moyen, il se résolut à en sacrifier un peu pour arriver aux emplois

et à la renommée, bien sûr que les emplois et la renommée lui feroient bientôt rattrapper sa mise au centuple.

Il arriva donc aux emplois par son or. Ce fut le trésor public qu'on lui confia; et cet usurier de profession, en montrant un desintéressement adroit, fit oublier ses habitudes, et l'or et la renommée vinrent à grands flots; car une nuée d'agioteurs de sa création, auxquels ils permettait de glaner après sa moisson, criant dans les carrefours qu'il était le coriphée de la finance; le peuple le regarda comme un grand homme.

Ce fut alors, que s'enflant, se gonflant, se boursouflant comme la grénouille d'Esope, y suis-je? crie-t-il à ses adeptes, y suis-je donc enfin? ces maudits magnats me feront-ils donc créver dans ma peau sans les égaler? Puis il compte sur ses doigts ses talens et ses vertus. Puis s'adressant du cœur à sa Divinité favorite *labra movet metuens audiri : pulchra laverna*, (1) *da*

(1) Déesse des larrons, des filoux, des voleurs de toute espèce. Il paraît que l'honnête banquier

mihi fallere : da justo sanctoque videri : noctem peccatis , et fraudibus objice nubem ; (Hor. Epis. 16. L. I), *et remuant à peine les lèvres de peur d'être entendu , belle Laverne , dit-il : accorde-moi de tromper , accorde-moi de paraître juste et saint : cache mes fautes dans la nuit , enveloppe d'un nuage toutes mes fourberies.* Puis les fumées du cécube que ces pauvres Hères prenaient pour de l'ambroisie leur brouillant le cerveau , ils lui virent une auréole , comme je vous vois ; et en vrais témoins de miracles , ils entonnèrent soudain : *Psaphon est un Dieu* (2).

---

ne croyait qu'en cette divinité là, et comme il lui sacrifiait sans-cesse, elle l'avait tellement protégé, que, quoiqu'il fut sans souliers en arrivant à Volsinie , sa richesse était devenue très-considérable en peu d'années.

On représentait Laverne sous la figure d'un corps sans tête ; et le dévôt banquier ressemblant à sa patrône , au physique comme au moral, ç'avait , sans doute, été pour lui un nouveau motif de la chérir et de l'honorer.

(2) Psaphon était un riche Lybien , qui ayant

Et la canaille écrivaillante de publier que *Psaphon était un dieu*, et le reste de la canaille espérante s'égosillant à crier : *Psaphon est un dieu*; esclaves et affranchis crièrent à l'envi : *Psaphon est un Dieu;* et le Lucumon laissant faire le nouveau

---

comme le banquier de Volsinie, la démangeaison de l'apothéose, imagina pour l'obtenir d'enseigner à une multitude d'oiseaux à répéter d'après lui : PSAPHON EST UN DIEU. Les oiseaux étant instruits, il en peupla une belle nuit les forêts de ses environs; les autres oiseaux copièrent leur chant et les bonnes gens du pays, qui n'avaient jamais entendu d'oiseaux parler en langue lybienne, croyant que ceux-ci, qui, de tous côtés leur déclaraient la divinité de PSAPHON, étaient inspirés du ciel, lui érigèrent des autels, et l'adorèrent même après sa mort.

Si le culte de PSAPHON l'aîné eût plus de durée que celui du cadet, il ne faut pas s'en étonner L'aîné était inventeur de la fourberie ; il n'avait pas eu besoin de complices pour la faire réussir ; et n'étant point un parvenu, les pâtres de la Lybie ne pouvaient pas dire comme les magnats disaient du cadet : à d'autres. Nous l'avons vu POIRIER ; d'ailleurs sa divinité sans malice ne révoltait pas le ciel, et n'ensanglantait pas la terre.

dieu, le succès passa bientôt son espérance, car le fanatisme du peuple, dont sa manie secrète était d'être déclaré protecteur, alla jusqu'à porter en triomphe sa goffe image ; et dès-lors devenu maître de la chose publique Volsinienne, il employa le trésor qui était sous sa garde, à exciter les affranchis à la révolte ; il grossit même de beaucoup ce magasin de ses largesses perfides, en affamant le peuple pour le mieux disposer par l'humeur à ses vues séditieuses ; et comme il n'aimait pas plus le culte que les magnats du pays, peu s'en fallut qu'il n'y détruisit à la fois les puissances du ciel et de la terre.

Quant au descendant du Lucumon, son secret pour dominer fut d'abdiquer son rang et ses dignités ; et devenant, en apparence, l'égal de la cohue indigente, à laquelle il prodiguait ses trésors ; peu s'en fallut qu'à force de massacres, il ne devînt leur chef ; car les choses allèrent au point que le Lucumon de Volsinie, qui était

un excellent homme, mais dont il enviait la place, faillît la perdre avec la vie.

Après ces caractères dégoûtans, l'imagination se repose avec délice sur celui d'une femme, jeune et belle, qui se trouve fourrée dans cette histoire, on ne sait pas pourquoi, si ce n'est pour intéresser vivement quiconque a de l'ame et du goût. Cette femme, dont la grace, la beauté, la dignité naturelle auraient adouci des bêtes féroces, fut livrée, dit-on, aux poignards des satellites du Lucumon manqué, et ne dut son salut qu'à la bravoure d'un de ses serviteurs, qui fut criblé de coups en la sauvant. Puis elle se présenta fièrement aux traits de ces enragés, qui la demandaient à grands cris pour la massacrer; mais comme ils étaient prêts à la frapper, son courage, ses charmes, son esprit les désarèmrent. Elle mit le comble à sa gloire, orsque Decius M us, vainqueur de Volsinie, faisant des inf ormations pour connaîte les coupables, elle lui dit : *Omnia vidi, omnia audivi, nullorum memini,* (1)

(1) j'ai tout vu, tout entendu, tout oublié.

(Paroles sublimes, qui sont en supplément dans une édition très-rare, dont je crois même qu'il ne reste qu'un exemplaire.)

On voit de plus dans ces scoliastes, que ces deux hommes atroces ne tardèrent pas à être l'objet du mépris et de la haine de ce même peuple, qui avait adoré leurs statues, et il paraît qu'ils périrent tous deux. On ne sait pas à la vérité si ce fut dans une émeute populaire ou par un jugement ; mais à la profession de l'un, et au caractère de l'autre, il n'est pas vraisemblable que ç'ait été les armes à la main : il y a même un scoliaste qui prétend que le dernier enterra son ignominie parmi des prêtres de Cybèle.

Comme quelques-uns de nos lecteurs seront, à coup-sûr, tentés de consulter ces scoliastes ou commentateurs, je me ferais un devoir de les leur nommer, si je m'en souvenais exactement : mais cette conversation de mon régent est ancienne, et je me rappelle seulement qu'il m'a beaucoup parlé de Cœlius-Rodiginus, de Turnebi-

Turnebi-Adversaria, de l'Apopompeus de Théophile-Raynauld, d'Alexander ab Alexandro, et d'Olaus-Rudbekius, dont un père de l'Oratoire a traduit pour M. Bailli différens morceaux, qui servent de base à ses Lettres sur l'Atlantide.

Au reste, si rebutés par tant de recherches, les érudits renoncent à enrichir le public de ces précieux fragmens de la Décade perdue, je ferai revenir du fond de ma province les manuscrits que mon régent m'a légués ; et comme ces fragmens s'y trouvent, je les ferai imprimer avec le commentaire où ils sont enchassés, sans me permettre d'y faire le moindre changement, tant je respecte la mémoire de cet excellent homme.

Florus L. I. c. 21. *Bellum Volsiniense.*

Postremi italicorum in fidem venêre Volsinii, opulentissimi Etruscorum implorantes opem adversus servos quondam suos : qui libertatem a dominis datam, in ipsos erexerant : translatâque in se repu-

blicâ dominabantur. Sed hi quoque duce Fabio Gurgite pœnas dederunt.

Florus. L. I. c. 21. *Guerre Volsinienne.*

Le dernier peuple de l'Italie qui fit alliance avec nous, fut celui de Volsinie. Supérieurs par leur opulence à tous ceux de l'Etrurie, ils implorèrent la protection de Rome contre leurs anciens esclaves, qui ayant reçu la liberté de leurs maîtres l'avaient tournée contr'eux, et les opprimaient de la puissance publique, dont ils venaient de s'emparer.

Ils furent punis par Fabius Gurgès.

Paul. Oros L. 4. *c.* 5. *Anno aburbe conditâ* 480.

Tunc etiam Vulsinienses, Etruscorum Florentissimi, luxuriâ penè perierunt. Nam cum licentiâ in consuetudinem prorogatâ servos suos passim liberos facerent, conviviis adlegerent, conjugiis honestarent, libertini in partem potestatis recepti plenitudinem per scelus usur-

pare meditati sunt ; et liberati servitutis jugo, ambitu dominationis arserunt, ac quos dominos fuisse meminerant execrati sunt. Itaque conspirantes in facinus libertini (quorum tanta manus fuit ut sine controversiâ ausu potirentur) correptam urbem suo tantum generi vindicant : patrimonia conjugiaque dominorum sibi per scelus usurpant, extorres dominos procul abigunt, qui miseri, exules, egentesque Romam deferuntur : ubi ostentatâ injuriâ querelâque defletâ per Romanorum severitatem et vindicati sunt et restituti.

Paul. Oros. L. 4. ch. 5.

L'an de Rome 480, peu s'en fallut que le peuple le plus puissant de l'Étrurie, les Volsiniens ne fussent détruits par le luxe ; car la plupart s'étant livrés à une mollesse qui ne leur laissait de sentimens que pour la volupté, ils affranchirent leurs esclaves, les admirent à leurs tables, les relevèrent par leurs alliances, et partagèrent avec eux les emplois de la république. Mais

ceux-ci libres à peine du joug de la servitude, brûlèrent du desir de la domination; ensorte que résolus de s'emparer de toute la puissance publique, et pleins de rage contre des bienfaiteurs qu'ils ne pouvaient oublier d'avoir eu pour maîtres, ces scélérats dont le nombre était si considérable et l'accord si unanime, qu'ils vinrent à bout de leur entreprise, usurpèrent le patrimoine de leurs maîtres, ravirent leurs femmes, et les chassant de la république, déclarèrent qu'il n'y avait qu'eux de citoyens.

Les infortunés Volsiniens manquant de tout dans leur exil, allèrent à Rome; et les Romains attendris par leurs larmes, et par le récit de leur misère, les vengèrent et les rétablirent.

Valerius Max. L. 9. C. 1. exter. 2.

Quæ etiam (Luxuria et voluptas) Volsiniensium urbem gravibus et erubescendis cladibus implicarunt, erat opulenta, erat moribus et legibus ornata;

etruriæ caput habebatur ; sed postquàm luxuria prolapsa est, in profundum injuriarum et turpitudinis decidit, ut servorum se insolentissimæ dominationi subjiceret. Qui primùm admodùm pauci senatorium ordinem intrare ausi, mox universam rem publicam occupaverunt.

Testamenta ad arbitrium suum scribi jubebant ; convivia, cœtusque ingenuorum fieri vetabant : filias dominorum in matrimonium ducebant. Postremò lege sanxerunt ut stupra sua in viduis pariter que nuptis impunita essent ; ac neque virgo ingenuo nuberet cujus castitatem non ante ex numero ipsorum aliquis delibasset.

Valere Maxime. L. 3. C. 1.

La licence et la volupté plongèrent Volsinie dans des malheurs aussi cruels que honteux. Cette ville regardée comme la capitale de l'Étrurie était opulente et distinguée par ses mœurs et par ses loix. Mais le luxe s'y étant introduit ; elle tomba dans

un tel abyme de scélératesse et d'avilissement qu'elle se soumit à l'insolente domination des esclaves. D'abord il n'y en eut qu'un petit nombre qui osât se mettre au rang des sénateurs ; mais bientôt la république entière devint leur proie. Ils dictaient à leur gré les testamens ; ils défendaient aux ingénus de s'assembler même pour des repas ; ils faisaient leurs femmes des filles de leurs maîtres ; enfin une de leurs loix portait qu'il n'y aurait point d'action contre eux pour avoir corrompu les veuves et les femmes, et qu'aucun ingénu ne pourrait épouser de vierge avant qu'un d'eux ne l'eût déflorée.

Aurelius Victor, de viris illustribus. ch. 36.

Volsinii Etruriæ nobile oppidum, luxuriâ pene perierunt : nam cum temerè servos manumitterent, dein in curiam legerent, consensu eorum oppressi cum multa indigna paterentur, clam Româ auxilium petierunt. Missusque decius mus mox libertinos omnes superavit, in carcere necavit aut dominis in servitutem restituit.

Aurelius Victor. Des hommes illustres. ch. 36.

Volsinie, ville célèbre d'Etrurie, fut sur le point de périr par la licence ; car les Volsiniens ayant imprudemment affranchi leurs esclaves, et les ayant admis aux magistratures, ceux-ci se liguèrent contre eux, et les opprimèrent. L'excès des maux des Volsiniens les contraignit enfin à réclamer en secret le secours des Romains, et Decius-Mus que Rome envoya contre les affranchis, les ayant vaincu, les fit mourir en prison, où les remit dans l'esclavage de leurs maîtres.